

DOMINIQUE  
MOÏSI

La  
géopolitique  
de l'émotion

NOUVELLE ÉDITION



Champs **actuel**

**DOMINIQUE MOÏSI**

## La géopolitique de l'émotion

« Pour qui sait les lire, les émotions constituent autant de petits cailloux sur le chemin de la compréhension du monde. Et plus le monde est complexe, plus ces clés de lectures additionnelles et subjectives sont nécessaires. »

Au lendemain des attentats survenus à Paris en janvier 2015, qui ont vu la France et le monde entier submergés par des émotions parfois contradictoires, ce livre est plus d'actualité que jamais. À partir d'un vaste travail d'observation nourri de mille exemples, d'une connaissance approfondie de multiples pays et cultures, il décrit l'ordre du monde selon les émotions qui le traversent et souvent le dirigent.

Car la cartographie des émotions du monde a évolué de manière très significative au cours des dernières années. La peur s'est approfondie, étendue et diversifiée. Elle n'est plus seulement l'émotion dominante du monde occidental : on la retrouve désormais sur tous les continents. Comment y faire face ? Comment penser les émotions pour les transcender, ou plus simplement pour les comprendre, comprendre l'Autre et, ce faisant, réparer le monde dans lequel nous vivons ?

Membre fondateur de l'IFRI, **Dominique Moïsi** est l'un des meilleurs spécialistes des questions internationales. *Visiting professor* à Harvard puis au King's College de Londres, il est également éditorialiste pour le *Financial Times*, *Les Échos* et *Ouest-France*. *La Géopolitique de l'émotion* a été traduite en vingt langues.

Traduit de l'anglais par François Boisivon

**Nouvelle édition, 2015**

En couverture: Marche républicaine  
«Je suis Charlie» en janvier 2015, Paris.  
Photo © Philippe Wojazer/AFP Photos.

**Flammarion**

LA GÉOPOLITIQUE  
DE L'ÉMOTION

## DU MÊME AUTEUR

*Crises et guerres au XX<sup>e</sup> siècle : analogies et différences*, Ifri-Economica, 1981.

*Le Système communiste : un monde en expansion*, Ifri-Economica, 1982.

*Le Nouveau Continent : plaidoyer pour l'Europe renaissante*, avec Jacques Rupnik, Calmann-Lévy, 1991.

*Les Cartes de la France à l'heure de la mondialisation*, avec Hubert Védrine, Fayard, 2010.

*Un juif improbable*, Flammarion, 2011.

Dominique MOÏSI

LA GÉOPOLITIQUE  
DE L'ÉMOTION

Comment les cultures de peur,  
d'humiliation et d'espoir  
façonnent le monde

*Nouvelle édition*

*Traduit de l'anglais par François Boisivon*

**Champs** actuel

En mémoire de mon père, Jules Moïsi,  
matricule 159721 à Auschwitz,  
qui survécut à la peur et l'humiliation  
pour m'enseigner l'espoir.

© Flammarion, 2008.  
© Flammarion, 2015, pour cette édition.  
ISBN : 978-2-0813-6409-7

## PRÉFACE À LA NOUVELLE ÉDITION

Au lendemain des attentats survenus à Paris en janvier 2015, mes éditeurs français et néerlandais ont souhaité publier une nouvelle édition de *La Géopolitique des émotions*. Il leur semblait que ce livre, fournissant des clés de lecture aux événements tragiques qui venaient de se dérouler, était plus d'actualité que jamais. Si expliquer le monde par le biais des émotions était déjà important en 2008, c'est devenu indispensable en 2015.

La cartographie des émotions du monde que j'ai tenté de bâtir il y a sept ans, en distinguant des cultures de peur, d'humiliation et d'espoir, a évolué de manière très significative au cours des dernières années. La peur s'est approfondie, étendue et diversifiée. Elle n'est plus seulement l'émotion dominante du monde occidental : on la retrouve désormais sur tous les continents, même en Asie où l'espoir ne domine plus autant qu'avant, la croissance n'étant plus que de 7 % par an en Chine. Quant à l'humiliation, elle a pu contribuer à l'éclatement des « printemps arabes ». Mais l'échec, presque partout, de ces phénomènes révolutionnaires (à l'exception peut-être de la Tunisie) n'a fait que renforcer le sentiment d'humiliation du monde arabo-musulman, en insinuant

l'idée qu'il ne savait pas mener à bien, même avec un raisonnable espoir de succès, une révolution.

Le monde en 2015 paraît beaucoup plus « déprimé » qu'il ne l'était en 2008-2009. Certes, nous avons échappé à une crise économique du type de celle de 1929, grâce à l'action coordonnée et globalement responsable des États et des institutions de contrôle bancaires, au premier rang desquelles la Banque centrale européenne. Certes, il y a désormais un frémissement de reprise économique en Europe. Mais si le pire a été évité sur les plans financier, économique et monétaire, si la baisse conjointe de l'euro et du cours du pétrole a donné un peu d'oxygène à l'Europe, le sentiment dominant sur le plan géopolitique est celui de l'inquiétude, voire de l'angoisse face à la complexité croissante du monde. Depuis quelques années, toutes les nouvelles planétaires semblent être mauvaises. L'actualité est anxio-gène. Le monde extérieur nous agresse et la réalité interne à nos sociétés ne nous rassure guère sur le plan économique, social ou politique.

C'est dans ce contexte dominé par l'inquiétude qu'il convient de replacer les événements tragiques survenus en France les 7, 8 et 9 janvier 2015. Entre le 7 et le 11 janvier, en l'espace de quatre jours, la France est passée de la sidération et la peur à la fierté, et à un début d'espoir. Dix-sept Français étaient morts, certains parce qu'ils étaient caricaturistes, d'autres parce qu'ils portaient l'uniforme de la police, les derniers tout simplement parce qu'ils étaient juifs. Ainsi en France, près de soixante-dix ans jour pour jour après la libération du



camp d'Auschwitz, on pouvait encore devenir la cible d'assassins parce que l'on était juif.

La France n'a pas seulement été choquée par la nature des cibles visées, elle l'a été également par la nationalité des tueurs. Comme à Toulouse en 2012, elle n'a pas seulement été la cible des terroristes, mais elle a été leur berceau, comme l'avait été avant elle la Grande-Bretagne, touchée en juillet 2005 par les attentats de Londres. La France a donné naissance à ces assassins, elle a été en charge de leur éducation et n'a pas su en faire des citoyens, ou de manière plus fondamentale des « êtres humains », respectueux de la vie, la leur comme celle des autres.

Et pourtant, la France a donné l'impression, le dimanche 11 janvier, de s'être ressaisie très vite. Alors que près de quatre millions de ses citoyens défilaient dans les rues, animés d'une émotion positive pour les valeurs de la République, la France ressemblait à un boxeur groggy qui, avant qu'il ne soit trop tard, se relève, reprend le combat et finit par triompher de son adversaire. Une interprétation très optimiste, qui traduit le ressenti du moment, mais ne rend pas compte d'une réalité infiniment plus complexe. Car si le 11 janvier demeurera comme un moment de grâce succédant à trois jours de terreur, combien de temps ce moment va-t-il durer ? Combien de temps avant que ne reprennent les divisions politiciennes, les petites phrases assassines, le doute et la peur ?

Un temps infiniment court bien sûr, car les émotions sont capricieuses et reflètent le tempérament naturellement versatile de l'être humain. Les émotions ont tendance

à se succéder, sinon à se juxtaposer ou à se contredire dans un maelstrom surprenant.

Sur le plan des émotions, les événements de Paris entre le 7 et le 11 janvier 2015 m'évoquent l'histoire d'une messe de Joseph Haydn, la *Messe n° 11 en ré mineur* (Hob. XXII/11). Nous sommes en 1798. L'Europe est en guerre. À Eisenach, le compositeur de *La Création* et des *Saisons*, au sommet de son art, met la dernière main à l'une de ses plus belles messes, dite *Missa in Angustiis*, « Messe en temps d'angoisse » ou « Messe en temps de peur » : les armées de la Révolution française, désormais sous la direction d'un chef de guerre de génie, le général Bonaparte, ne menacent-elles pas peu ou prou l'Europe tout entière ? Mais le jour où cette messe de Haydn est jouée pour la première fois à Vienne, en octobre 1798, la capitale de l'empire des Habsbourg apprend que la flotte anglaise de Horatio Nelson a triomphé de la flotte française au large du Caire, à Aboukir. Passant de la peur à la joie le temps d'une représentation musicale, les Viennois s'empressent de donner un nouvel esprit et un nouveau nom à la dernière des grandes messes de Haydn : elle restera dans l'Histoire sous le nom de « Messe Nelson ». Elle sera même jouée à Londres en la présence du vainqueur d'Aboukir, en 1802, deux ans avant sa mort glorieuse à Trafalgar.

Les émotions ne sont pas seulement fluctuantes, elles sont multiples et diverses, surtout en fonction de critères tels que la géographie, l'histoire, la culture. Ainsi, en 2015, on craint davantage le nationalisme russe du côté de la Baltique que du côté de la Méditerranée, où la

palme de la menace revient au terrorisme d'inspiration moyen-orientale. C'est bien sûr une question de proximité, sinon de mémoire. Vus de Marseille, les chars russes paraissent bien lointains ; vu de Tallinn, Daech et Al-Qaida sont bien abstraits.

C'est un des problèmes du monde globalisé dans lequel nous vivons. Il n'a peut-être jamais été aussi interdépendant. Mais il n'a jamais non plus été aussi morcelé en termes émotionnels. Si nous sommes tous concernés par les menaces qui pèsent sur la planète entière, par le réchauffement climatique, par les risques de pandémie, nos perceptions de la menace tendent à nous diviser, sinon à nous opposer les uns aux autres. Certes, il arrive que des moments particulièrement symboliques nous rassemblent dans une démonstration d'unité quasi planétaire. New York en septembre 2001, Paris en janvier 2015, virent naître des formules chocs comme : « Nous sommes tous américains », ou « Nous sommes Charlie ». Mais il s'agit de parenthèses magiques, le plus souvent artificielles, qui ne peuvent être que de courte durée. Nous sommes tous affectés par des émotions, mais comme ce ne sont pas les mêmes, elles nous divisent plus souvent qu'elles ne nous rapprochent.

S'ajoute à cela le fait que nos émotions sont par essence sélectives. Deux journalistes américains décapités – dont l'exécution est, via Internet, présentée comme un spectacle, sinon comme l'équivalent de ce qu'était une exécution publique dans nos sociétés occidentales d'hier – indignent plus les États-Unis que la mort de deux cent mille Syriens. Dans un débat auquel je participai avec elle sur la BBC en 2009, la philosophe

américaine Martha Nussbaum, citant des expériences réalisées sur des souris, fit remarquer que ces animaux ne semblaient s'intéresser qu'au sort des souris qu'elles connaissaient. Sur ce point, les hommes sont-ils très différents des souris ? Et peut-on dire que les émotions sélectives sont plus dangereuses pour le monde qu'un cynisme universel et que l'absence totale d'émotion ?

Entre 2008, date de la première parution en langue française de ce livre, et 2015, le poids des émotions n'a fait que s'accroître. Ce qui n'était qu'une intuition, fondée sur une lecture du conflit Israël-Palestine élargie au monde, s'est imposé : on ne peut comprendre le monde dans lequel nous vivons sans prendre en compte le rôle des affects dans la géopolitique mondiale. Si la Russie de Poutine nous paraît aussi dangereuse, c'est qu'elle ne semble plus obéir à un comportement rationnel et encourage en son sein le développement d'une culture de haine. Mue par un nationalisme d'inspiration religieuse, retrouvant le style et les méthodes du KGB au temps de la guerre froide, sinon ceux de la période stalinienne, la Russie utilise l'humiliation qu'elle a ressentie à la chute de l'URSS comme une arme double : pour réunir la population russe derrière l'étendard de l'humiliation et pour opposer aux sanctions économiques de l'Occident la résilience des sacrifices que l'on peut consentir « pour la gloire de la nation ». « Enrichissez-vous et laissez-moi gouverner », disait Guizot, le Premier ministre de Louis-Philippe. « Acceptez d'être pauvres, je vous rends votre fierté », semble dire Poutine, passé maître dans l'art de la propagande, à ses conci-

toyens. Combien de temps durera leur soutien ? Jusqu'à présent le pari de Poutine fonctionne, aidé par l'ombre de Staline et par son outil principal : la peur. Mais l'assassinat dans la nuit du 28 février 2015 d'une des figures les plus représentatives de l'opposition, Boris Nemtsov, pourrait-il constituer le crime de trop ?

Au-delà du cas russe, si les émotions ont pris une telle importance, c'est que le processus de mondialisation lui-même a pris une tournure négative, et ce pour deux raisons essentielles : le retour triomphant du religieux d'un côté, la croissance exponentielle des inégalités de l'autre. « La terre est plate », disait Thomas Friedman, journaliste du *New York Times* qui fut l'un des chantres les plus écoutés de la mondialisation heureuse. Mais depuis la parution de son livre en 2004\*, la mondialisation est devenue tragique et passionnelle, sous l'impact d'une crise à la fois financière, économique, géopolitique et, avant tout sans doute, éthique. En Mai 68 s'étalait sur les murs de Paris un florilège de formules provocatrices. Deux d'entre elles me restent en mémoire : « Dieu est mort. Signé Marx », pouvait-on lire près de la place de la Sorbonne ; juste à côté, quelques jours plus tard, apparut un retentissant : « Marx est mort. Signé Dieu. » En 2015, avec le recul du temps, tout se passe comme si Marx et Dieu étaient de retour, comme si crise économique et crise identitaire s'étaient renforcées l'une l'autre, dans une dialectique émotionnelle négative. La société de consommation a conduit à une impasse

---

\* En français : Thomas Friedman, *La terre est plate. Une brève histoire du XXI<sup>e</sup> siècle*, Saint-Simon, 2006.

spirituelle, d'autant plus grande qu'une partie toujours croissante de la jeunesse n'y a pas ou plus accès. « Je réussirai au sommet des tours de Wall Street ou, si j'échoue, je réduirai en cendres ces symboles d'arrogance du capitalisme occidental », aurait dit l'un des kamikazes du 11 Septembre, selon des propos rapportés par son frère à la presse.

De la même manière aujourd'hui, l'échec des ambitions d'intégration et de réussite individuelle de jeunes toujours plus nombreux met l'accent sur le vide d'une société mercantile et consumériste. Tout cela conduit à la quête d'ambitions collectives qui peuvent être simplement ultra-nationalistes pour les uns, religieuses et mortifères pour les autres.

Comment « dépolitiser Dieu », et comment fixer des limites au nationalisme ? Dans les deux cas de figure, une dialectique émotionnelle négative est en train de se mettre en place, où l'humiliation des uns nourrit la peur des autres, dans un monde où l'espoir décroît peu à peu alors que la peur ne cesse de gagner du terrain.

Ce constat inquiétant est sévère ; il correspond, hélas, à la réalité. En ce début d'année 2015, n'avons-nous pas, de plus en plus, le sentiment d'être comme des passagers dans un avion, alors que les turbulences se font toujours plus vives, et qu'il n'y a pas de pilote aux commandes de l'appareil ? Ne vivons-nous pas des circonstances exceptionnelles avec des dirigeants qui, dans la plupart des cas, ne le sont pas ? Dans ce contexte, une des plus grandes difficultés auxquelles nous sommes confrontés consiste à analyser et à hiérarchiser la nature

des menaces auxquelles nous devons faire face. De quoi voulons-nous avant tout nous protéger ? Quels objectifs souhaitons-nous avant tout atteindre ?

À l'heure où j'écris ces lignes, Poutine avance en Ukraine, Daech recule en Syrie et même en Irak, mais progresse en Libye. Que devons-nous craindre le plus, nous Européens : le nationalisme russe, le terrorisme d'inspiration moyen-orientale ou, plus près de nous encore, les populismes d'extrême droite et d'extrême gauche (ils sont toujours plus proches) qui nous menacent de l'intérieur ?

Comment ne pas sous-estimer la menace, pour éviter d'être pris par surprise, comme nous le fûmes par l'émergence brutale et spectaculaire de Daech ? Comment éviter de sur-réagir face à cette menace, pour préserver ce qui fait notre différence sinon notre supériorité à terme, c'est-à-dire notre existence en tant qu'État de droit démocratique ? Certes, Robert Badinter a raison de nous le rappeler : « L'État de droit n'est pas l'État de faiblesse. » Ne pas tout faire pour nous protéger, ce serait donner des armes aux populismes d'inspiration fasciste. Mais l'État islamique nous tend un piège : il espère nous engager dans un conflit de civilisation entre l'Islam et l'Occident, en agitant le spectre de l'équivalent d'une cinquième colonne d'immigrés et d'enfants d'immigrés à l'intérieur de nos frontières. Comment enfin ne pas surestimer le danger, et mesurer la faiblesse intrinsèque de ceux qui nous menacent et qui ne sont ni des tigres de papier, ni des monstres irrésistibles ? Pour eux, « détruire c'est exister » : cela s'applique aux sculptures préchrétiennes, donc préislamiques, du musée archéologique de

Mossoul en Irak détruites en février 2015 (même si beaucoup étaient de simples copies en plâtre), comme aux êtres humains que l'on exécute de la manière la plus cruelle. Mais cette explosion de barbarie traduit aussi leur faiblesse.

Pour nous, résister à la peur qu'ils nous inspirent est une question de lucidité, de volonté, et de résilience. Il y a une guerre au sein de l'islam entre modérés et extrémistes, mais il existe aussi une guerre entre l'islam radical et le monde occidental, et plus particulièrement l'Europe, perçue par les djihadistes comme le maillon faible de l'Occident. Les djihadistes entendent nous pousser à condamner d'un même geste tous les musulmans de manière indistincte, comme si islam et fondamentalisme étaient indissociables, comme si la notion même d'islam modéré n'était qu'une utopie d'autant plus dangereuse qu'elle serait une contradiction dans les termes. À nous de ne pas tomber dans ce piège.

Si au moins nous savions ce que nous voulions, si nos dirigeants le formulaient avec plus de clarté et de pédagogie, nous ferions sans doute face aux désordres du monde avec plus de sérénité, plus de détermination, en tout cas moins de peur.

Londres, Paris, Hong Kong. Dans la capitale multiculturelle du monde, Londres, tout comme dans la Ville lumière, Paris, il y a, au moment où j'écris ces lignes, des jeunes qui rêvent de mourir en entraînant dans leur mort le plus grand nombre possible de « mécréants », qui se trouvent être leurs concitoyens. À Hong Kong, l'une des capitales de la finance et du commerce de



l'Asie, il y eut en 2014 d'autres jeunes qui étaient, eux, prêts à mourir pour le maintien du *statu quo*, c'est-à-dire celui de l'État de droit. Comme les jeunes de la place Maïdan à Kiev pendant l'hiver 2014, ou ceux de la place Tahrir au Caire en 2011, ils étaient animés par des valeurs positives, par l'espoir d'une identité ouverte et heureuse, dans un monde d'harmonie et de progrès.

La Chine a peur de l'équivalent d'une « révolution orange » sur son territoire et a pris les mesures qui s'imposaient pour rétablir l'ordre à Hong Kong. Mais combien de temps peut-on bloquer une évolution qui apparaîtra d'autant plus inévitable que la croissance économique se ralentira toujours plus et que la nécessaire lutte contre la corruption affaiblira, dans un premier temps au moins, le pouvoir politique ? « Si la Chine ne s'attaque pas au problème de la corruption, le pays est condamné », me disait il y a quelques années un de mes contacts chinois. « Mais si elle s'y confronte, c'est le parti communiste chinois qui est condamné », ajoutait-il.

À Londres ou à Paris, tout comme à Lunel ou à Marseille, à Birmingham ou à Manchester, il existe des jeunes, nés musulmans ou convertis à l'islam sous sa forme la plus radicale, qui rêvent d'une vie courte et intense, au sein d'un univers mélangeant des slogans religieux simplistes, la violence des jeux vidéo et les tragiques réalités géopolitiques, le tout unifié sous une culture de mort.

*Mon frère l'islamiste, Mon frère le terroriste* : dans ces deux documentaires réalisés pour la BBC, le Britannique Robb Leech décrit le parcours de son demi-frère, converti

à l'islam. La caméra, intime et distante à la fois, suit le chemin parcouru par cet homme depuis sa conversion jusqu'à son arrestation pour complicité d'actes terroristes ; elle s'attarde aussi sur ses amis et complices. Dans une scène frappante, nous sommes introduits dans le salon de la mère d'un de ces jeunes gens : un adolescent roux, à la peau blanche, aux yeux bleus, à la barbe longue. « Allah m'a sauvé, dit-il. Ma vie n'avait plus de sens. Tous les week-ends je me soûlais à mort par ennui. J'allais passer à des drogues plus dures que l'alcool, comme l'héroïne ou la cocaïne. Heureusement, j'ai rencontré Allah ! » Pendant qu'il s'exprime ainsi, la caméra filme sa mère et saisit la confusion de ses sentiments. Il est visible qu'elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Elle est perdue. Peut-être a-t-elle élevé seule son fils ? Sans doute pense-t-elle que l'islam, au moins à court terme, est moins dangereux que la cocaïne, mais elle n'en est pas tout à fait sûre.

Face à des jeunes tentés par le djihad et pour qui « tuer c'est exister » et « mourir en martyr, c'est donner un sens à sa vie », savons-nous nous-mêmes ce qu'il convient de faire ? Sommes-nous les victimes d'un complot terroriste international, qui comprend au moins deux branches, l'une déclinante, Al-Qaida, et l'autre en phase ascendante, Daech, dont la rivalité attise la férocité, dans une forme de compétition morbide ? Ou sommes-nous confrontés à des « loups solitaires », superficiellement « franchisés », sortes de « pieds nickelés » sanglants des temps modernes, organisés, recrutés et mis en action de manière indirecte par des réseaux sur Internet, comme s'ils obéissaient à un slogan tel que : « Venez vous former chez nous, en Syrie et en Irak, vous

pourrez ensuite exercer vos talents de tueurs en franchise des deux côtés de la Méditerranée... » ?

Les jeunes de Hong Kong étaient prêts, lors de ce qui fut appelé à l'automne 2014 la « révolution des parapluies », à mourir pour un idéal des Lumières. Les jeunes djihadistes sont prêts à tuer pour répondre à une vision obscurantiste du monde. Les premiers accordent plus d'importance à leur identité politique qu'à leur héritage culturel. Ils se revendiquent citoyens de Hong Kong et mettent en avant leur statut particulier, avant de se présenter comme les fiers héritiers de la tradition culturelle chinoise – Montesquieu avant Confucius. Les « djihadistes des banlieues », qu'ils se présentent comme les disciples de Daech ou d'Al-Qaïda, réalisent, eux, la synthèse entre une culture collective d'humiliation qui est celle du monde arabo-musulman et une culture de frustration individuelle, de nature sociale, économique ou psychologique (mêmes si certains sont issus de milieux sociaux favorisés), qui les fait basculer dans le fanatisme.

Les émotions sont, il faut le redire, par nature fluctuantes et diverses, sinon contradictoires. Mais en cette année 2015, s'il est une émotion qui l'emporte sur toutes les autres, c'est bien la peur. Ce triomphe de la peur traduit une évolution presque naturelle dans le contexte d'incertitudes qui est le nôtre. Au lendemain des attaques contre le marathon de Boston au printemps 2013, alors que la police menait une traque gigantesque, c'est toute la vie qui s'arrêta quelques heures dans la grande métropole universitaire de la côte est des États-Unis.

Douze ans à peine après le 11 Septembre, il était impossible de prendre le moindre risque, même si la menace n'était plus représentée que par un seul jeune homme, en fuite, et de surcroît blessé.

Mais au-delà de la peur que l'on ressent, il y a celle que l'on utilise à des fins politiques, sinon politiciennes. Du Tea Party aux États-Unis au Front national en France, des forces politiques se spécialisent dans l'exploitation de la peur.

Cette peur, ne l'ai-je pas éprouvée moi-même, près de cinq mois avant les événements tragiques de janvier 2015 à Paris ? C'était à la fin de l'été 2014. Je marchais en milieu de matinée le long de la plage de Saint-Malo. Les conditions étaient parfaites : le ciel d'un bleu à la Turner, l'air d'une douceur exquise, le soleil était enfin revenu après un mois d'août médiocre. Bref, je savourais un moment de parfaite harmonie entre mon corps, mon esprit et la nature. Dans cette vision de paix idyllique, mon œil fut attiré par le spectacle d'un très jeune enfant, en couche-culotte, qui barbotait dans l'eau. À ses côtés, il y avait une femme, sa mère sans aucun doute, qui était entrée dans l'eau, vêtue d'un pantalon long serré à la cheville. Au moment où je m'approchai, elle se retourna. Elle était couverte d'un long voile. Et alors que je la regardais pour lui sourire, je vis arriver de la mer, dans un bateau type commando de marine, un homme aux cheveux rasés, à la barbe longue et au regard farouche. Dans ma tête, je passai brutalement de l'harmonie parfaite à l'instinct de protection. J'étais partagé entre deux émotions contradictoires. D'un côté, je m'en voulais de céder à des préjugés xénophobes – qui me faisaient voir

en cet homme, manifestement musulman, un terroriste en puissance –, de l'autre, une petite musique en moi me disait que cet homme au regard hostile représentait une menace potentielle pour la société. Ne devais-je pas appeler immédiatement la gendarmerie locale ? Mais pour leur dire quoi ? Je n'en fis rien bien sûr, et je ne saurai jamais si j'ai été victime du climat de peur qui règne désormais sur notre pays ou si j'ai été alerté par un vrai danger, peut-être encore latent. Après les attentats de Paris, aurais-je agi autrement ?

Comment, en 2015, ne pas sombrer dans la peur ? Comment ne pas devenir victime de cette émotion négative qui risque de nous amener à abandonner toute considération éthique, tout sens des valeurs, sinon tout bon sens ?

« Sois fort, on ne respecte que les forts. » « Celui qui viendra pour te tuer, tu le précéderas en le tuant. » Dans son dernier film, aussi ambigu qu'admirable, *American Sniper*, Clint Eastwood décrit l'éducation idéologiquement musclée qu'a reçue son héros, tireur d'élite au sein des SEAL (soldats d'élite au sein de la marine américaine), de la part de son père, conservateur et patriote. Le succès de ce film auprès du public américain, qui balaie largement les critiques embarrassées de Hollywood, annonce-t-il le retour possible des républicains au pouvoir à la Maison-Blanche en 2016, tout comme *Dans la vallée d'Elah*, film de Paul Haggis sorti en 2007, critique désespérée de l'absurde guerre en Irak, avait précédé d'un an la victoire du démocrate Barack Obama ?

Pour qui sait les lire, les émotions constituent autant de petits cailloux sur le chemin de la compréhension du

monde. Et plus le monde est complexe, plus ces clés de lectures additionnelles et subjectives sont nécessaires.

Mais comprendre la complexité du monde est une chose, tenter de l'améliorer en est une autre. Comment réparer le monde dans lequel nous vivons, sans céder aux sirènes des populismes d'inspirations fascistes, qui nous entraînent dans une dangereuse confusion des sentiments ? Intégrer les émotions pour les transcender, ou plus simplement pour les comprendre et comprendre « l'Autre », est devenu plus que jamais indispensable.

« Pour les nations, l'Histoire joue le rôle que le caractère confère aux êtres humains », écrit Henry Kissinger dans son dernier livre sur *L'Ordre mondial (World Order)*. C'est la conviction profonde de l'auteur de ces lignes, que les nations et les peuples tout comme les individus ont des émotions, qui, comme toute émotion, les dominent plus qu'ils ne les contrôlent. Intégrer l'affect dans la réflexion pour ne pas être totalement possédé par lui, en 2015 plus encore qu'en 2008, c'est toute l'ambition de cet essai sur la dimension subjective des phénomènes internationaux.

Dominique MOÏSI  
Paris, le 3 mars 2015.

# I

## LE CHOC DES ÉMOTIONS

« La mondialisation, c'est formidable, mais ce n'est pas pour nous. Nous ne sommes ni Asiatiques ni Occidentaux. Nous n'y arriverons pas. Nous n'en ferons pas partie. »

C'était l'été 2000. J'avais été invité pour présider une conférence internationale sur la mondialisation à l'université Al Akhawayn à Ifrane, cofondée par les rois du Maroc et d'Arabie saoudite, qui consacre l'essentiel de ses enseignements au management et aux nouvelles technologies. Les cours y sont exclusivement dispensés en anglais, et les étudiants n'y dépareraient pas une université californienne. Le voile est interdit. Jeunes gens et jeunes femmes se promènent main dans la main et s'allongent volontiers, dans la plus grande décontraction, sur les pelouses impeccables dont le vert éclatant tranche avec l'environnement aride à l'extérieur du campus.

Intrigués par la présence d'un Français dans cette réunion internationale, les étudiants m'invitèrent à passer une soirée en leur compagnie. Ils me parlaient en français, langue qui leur est tout de même plus familière que l'anglais. Ils étaient fascinés par la mondialisation, mais voulaient surtout m'entretenir de leurs doutes, sur

eux-mêmes et leur avenir. Je fus frappé par le manque de confiance qu'exprimait la formule de l'un d'entre eux : « La mondialisation n'est pas pour nous. » Ces jeunes appartenaient à l'élite marocaine. Ils étaient ces enfants de la classe moyenne/supérieure en qui le pays mettait tous ses espoirs, ceux qui « feraient la différence ». Quelle était donc la cause de ce profond pessimisme quant à leur capacité à maîtriser le futur ?

Plusieurs explications me vinrent à l'esprit. Peut-être doutaient-ils des perspectives politiques de leur gouvernement (les étudiants me faisaient l'éloge de leur jeune roi, à peine monté sur le trône, mais un certain scepticisme, sur leur visage, démentait leurs propos) ? Peut-être encore leur manque de confiance trouvait-il son origine dans la situation géographique de leur pays – si près de l'Europe, mais du « mauvais côté » de la Méditerranée – ou dans leur héritage culturel et religieux ?

Quelle qu'en fût la raison, leur message était clair : s'ils devaient réussir sur la scène d'un monde globalisé, ce seraient par eux-mêmes individuellement, plutôt que comme incarnations de leur pays – et le Maroc ne serait probablement pas la terre de cette réussite. Quelques années plus tard, je rencontrai dans une réunion internationale en Allemagne un jeune et brillant professeur marocain, enseignant dans une université nord-américaine. Né dans le sud du pays, issu d'un milieu rural très pauvre, il avait été remarqué sous le règne de Hassan II, et s'était vu accorder une bourse du roi afin de poursuivre ses études à l'étranger. Hélas, cette bourse s'était perdue dans les sables de la corruption. Quelque



bureaucrate avait dû l'attribuer à un autre, un étudiant probablement mieux introduit auprès des élites. Par des chemins de traverse, tout de même, il était finalement et miraculeusement « parvenu » à faire ses études, mais il ne le devait qu'à lui-même et cela s'était passé hors de son pays, dans lequel il n'avait nulle intention de revenir.

L'hiver 2006, je visitai l'Inde pour la première fois. J'arrivai à Mumbai (Bombay), l'un des symboles du miracle économique indien, et fus fasciné par ce que j'y vis. Durant le trajet m'amenant de l'aéroport au centre de la mégalopole, je fus bien vite rappelé à une autre réalité : l'Inde possède aussi le sous-prolétariat le plus important du monde. Dans un trafic incessant et assourdissant, des milliers de pauvres et de sans-abri vivent sur le bord des routes. Mais j'étais pourtant impressionné par l'énergie brute qui émanait de la ville : Mumbai semblait distiller l'espoir.

Suketu Mehta, journaliste et écrivain indien vivant aujourd'hui à New York, explique bien l'état d'esprit auquel je fus sensible durant mon séjour. Mumbai, dit-il, est une ville « où la caste n'a pas d'importance, où une femme peut dîner seule au restaurant sans risquer d'être harcelée, et où l'on peut épouser la personne de son choix. Pour les jeunes villageoises et villageois indiens, l'appel de Mumbai ne se limite pas à celui de l'argent. C'est aussi l'appel de la liberté<sup>1</sup> ». J'ai été frappé par ce magnifique sens de l'optimisme. Les pauvres et les très pauvres continuent d'affluer à Mumbai car ils sont convaincus que même s'ils ne parviennent pas à construire pour eux-mêmes une vie meilleure, leurs enfants ou leurs petits-enfants en auront la possibilité.

Le contraste entre Mumbai la pauvre et ces jeunes gens riches du Maroc n'en est que plus violent. Les premiers, contre toute attente, voient dans la mondialisation une chance, tandis que les seconds la perçoivent comme un défi perdu d'avance.

Une troisième vignette maintenant, de Londres. Le 7 juillet 2006, je marchais dans la ville la plus cosmopolite d'Europe sinon du monde, un an très exactement après les attentats à la bombe qui avaient secoué la capitale britannique en 2005. Je sentais la mémoire des événements très présente encore dans tous les esprits. En retard pour mon prochain rendez-vous, je pris le métro. La tension y était palpable. Quand allait se produire la prochaine attaque terroriste ? Dans le wagon, quelques voyageurs se lançaient des regards soupçonneux. Une jeune femme monta : un voile couvrait presque tout son visage ; elle portait à la main un gros sac et psalmodiait ce qui me sembla une prière. Elle s'assit en face de moi. J'eus soudain la certitude que ma dernière heure était arrivée. Je sentis un frisson de terreur me parcourir la moelle épinière. Je pouvais à peine respirer. À la station suivante, je me ruai au dehors. D'autres m'imitèrent, terrorisés, comme moi. La jeune femme demeura presque seule dans le wagon. Sa solitude, comme un miroir, nous renvoyait l'image de notre peur et de nos préjugés. Son voile, s'il protégeait sa vertu, l'isolait aussi, créant devant nos yeux un halo de terreur, qui la nimait, tel un brouillard sur un champ de mines.

Je me trouvais dans la capitale financière du monde, une ville riche et animée, mais – du moins ce jour-là – dominée par la peur.

Humiliation à Ifrane, espoir à Mumbai, peur à Londres. Ces trois instantanés et les trois types d'humeur qu'ils révèlent ont-ils un sens au-delà d'eux-mêmes ? Représentent-ils les tendances culturelles sous-jacentes de certaines régions et populations ? Si tel était le cas, se pourrait-il que ces émotions, tenaces ou volatiles, aient une influence sur les conflits politiques, culturels et sociaux qui empoisonnent notre monde ? Ces questions n'ont pas cessé de m'obséder ces dernières années.

Il fut un temps où il était de bon ton, parmi ceux qui s'intéressaient aux affaires étrangères, de mépriser le rôle des émotions. La politique mondiale était le domaine réservé d'une caste de professionnels, principalement des aristocrates européens, qui la regardaient comme un jeu d'échecs. États et gouvernements étaient censés agir rationnellement. Les émotions, coupables d'introduire un surplus d'irrationnel dans un monde dont le désordre était déjà l'état naturel, étaient maintenues sous le boisseau. Les traités de Westphalie, en 1648, eurent pour but de les contenir et de les organiser. Elles n'en éclatèrent qu'avec plus de force lors de la Révolution française de 1789, mais furent une fois encore réprimées, à partir du congrès de Vienne, en 1815, qui mit fin à l'aventure napoléonienne, jusqu'aux révolutions de 1848.

Entre 1917 et 1989, les idéologies remplacèrent les passions nationales. Et l'on pourrait même qualifier le XX<sup>e</sup> siècle d'« ère des idéologies ». C'est l'achèvement de cette période qui fit dire à Francis Fukuyama – à tort bien sûr, car ce ne sera jamais vrai – que l'histoire

elle-même était parvenue à son terme<sup>2</sup>. Erreur compréhensible. Depuis plusieurs générations, l'histoire n'était-elle pas le produit des conflits idéologiques ? Dès lors que s'effondrait l'un des deux adversaires du conflit central, n'était-il pas naturel de penser que la lutte qui constituait l'histoire, sans cesse recommencée en son mouvement de va-et-vient, pouvait elle-même prendre fin ?

Il n'en fut rien. Effectivement. Aujourd'hui, comme nous le verrons, les quêtes identitaires ont remplacé l'idéologie comme moteur de l'histoire ; dans un monde où les médias jouent le rôle d'une caisse de résonance et d'une loupe grossissante, les émotions comptent plus que jamais.

Au sens large, pourtant, qu'elles soient religieuses, nationales, idéologiques ou même purement personnelles, les émotions ont, bien entendu, toujours compté. Tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, elles ont occupé le devant de la scène politique. On dit que même Kant, à Königsberg, cessa de travailler le jour de la bataille de Valmy, quand en 1792, au point de l'automne, les armées de la Révolution, défirent les troupes coalisées de l'Ancien Régime. Les mouvements totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle furent *passionnément* idéologiques. Sans reconnaître l'influence cruciale des émotions, il est tout bonnement impossible de comprendre le cours de l'histoire.

Ce qui rend les émotions si particulières, c'est qu'elles semblent nous contrôler, beaucoup plus que nous ne les contrôlons.

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N°édition : L.01EHQN000850.N001  
Dépôt légal : mai 2015

